

Gilbert LAZARD

## Un incident à la cour ghaznévide

Quelques pages d'Abolfazl Beyhaqī traduites en français

Abolfzal Beyhaqī est certainement le prosateur de la littérature persane classique le mieux fait pour plaire au lecteur français d'aujourd'hui. Non seulement sa chronique est pleine de précieux renseignements historiques, mais elle regorge de détails vivants, de tableaux colorés et de réflexions personnelles que l'on ne trouve guère chez les historiens ultérieurs. La narration est faite à loisir dans un style simple et souple, animé par des expressions de la langue quotidienne du temps, qui lui donnent une saveur toute particulière. A lire Beyhaqī, on a l'impression de l'avoir en face de soi en train d'évoquer ses souvenirs de la chancellerie ghaznévide, en homme de bonne compagnie, avec abondance et bonne grâce. Quel dommage que ce livre n'ait encore jamais été traduit en français ! La tâche n'est pas facile, car le discours est riche de détails de la vie du temps qui souvent demandent élucidation. Mais elle vaut la peine.

Faute de mieux je voudrais ici présenter aux lecteurs de *Luqmān* un bref extrait qui évoque merveilleusement les raffinements de la vie de cour sur le territoire de l'actuel Afghanistan, en un temps, – le XI<sup>ème</sup> siècle, – où dans ce pays s'épanouissait la fleur de la civilisation alors que l'Occident était assez barbare.

Le morceau se situe au début de l'histoire de Mas'ūd. Celui-ci vient de s'assurer le trône après une courte guerre contre son frère.

Il a nommé à la charge de vizir Aḥmad Meymandī, ancien vizir de Maḥmūd, que celui-ci avait disgracié et emprisonné. Mas'ūd l'a fait libérer et vient de l'investir. L'empire est à son apogée. Toute la cour attend avec inquiétude les premiers actes du vizir (appelé aussi "le Grand Maître") et les conséquences du changement de règne... La scène se passe à Balkh.

Je suis persuadé que Javād Ḥadīdī, notre très regretté collègue et ami, qui était si attaché à la connaissance réciproque des littératures persane et française, partagerait avec moi le regret que la riche et séduisante œuvre de Beyhaqī n'ait pas été traduite en français et mon souhait qu'elle le soit un jour. En attendant, en voici quelques pages, en hommage à sa mémoire.

Dans ces jours-là une aventure remarquable arriva à Maître Bu Bakr Ḥaṣīrī, savant juriste : étant ivre, il commit une faute qui le mit à la merci du vizir et permit à celui-ci de se venger de lui comme il le désirait, et quoique l'émir avec une magnanimité royale l'ait tiré d'affaire, il se trouva sur le moment bien humilié. Je dois rapporter cette histoire afin que le lecteur en soit informé. "On n'échappe pas au décret de Dieu (qu'Il soit exalté et glorifié!)"

Ḥaṣīrī et son fils Bolqāsem se trouvaient être allés à la campagne, au jardin de Maître Alī Mīkā'īl qui est situé dans le voisinage. Là, ils avaient bu sans mesure ; ils étaient restés pour la nuit, puis au matin s'étaient remis à boire – boire au matin est blâmable et les sages ne le font guère – ; ils avaient bu jusqu'au milieu de la matinée, puis s'étaient mis en route pour rentrer.

Tout en continuant à boire, ils traversèrent le Quartier des Esclaves et arrivèrent près du Bazar des Amants : le père était dans une litière portée par des mules, le fils à cheval, et une trentaine de gardes les escortaient.

Par hasard ils rencontrèrent là un serviteur du vizir qui était à cheval. Le passage était étroit et encombré d'une foule de passants. Ḥaṣīrī se mit dans la fantaisie, comme il arrive aux ivrognes, que cet homme aurait dû mettre pied à terre et le saluer, et il se prit à l'injurier vilainement. L'homme dit :

“O familier du roi, pourquoi m’injuries-tu ? J’ai moi-même un maître qui est plus grand que toi et tes pareils : ce maître c’est le vizir !”

Ḥaṣīrī invectiva le vizir, puis il dit : “Attrapez-le, ce chien, que l’on voie qui osera lui venir en aide!” et il lança à l’adresse du vizir des injures plus grossières encore. Les gardes se jetèrent sur l’homme, lui assénèrent quelques gourmades fort vives, et lui déchirèrent sa tunique. Bolqāsem, le fils de Ḥaṣīrī, réprimanda les gardes, car lui n’était pas ivre et il prévoyait bien les conséquences en homme sage qu’il était, – c’est cette intelligence accomplie qui l’a si bien mené où il est parvenu aujourd’hui ; depuis qu’il a fait le pèlerinage, il a renoncé au service et s’est retiré, et il se consacre aux dévotions et aux œuvres pies, longues années à ce gentilhomme qui est aussi un bon ami ! – Il présenta donc beaucoup d’excuses à cet homme, il le supplia de ne rien dire de la chose à son maître avant que lui-même ne soit allé lui en demander pardon, et il lui promit trois tuniques pour une qui avait été déchirée.

Ils se quittèrent là-dessus. Mais l’homme ne put se résoudre à passer l’éponge, car les serviteurs à gages ont coutume de donner de l’importance à de telles affaires sans songer aux conséquences. L’affaire avait eu lieu le vendredi 15 safar. Il alla incontinent trouver Maître Aḥmad le vizir et lui raconta la chose en la grossissant dix ou quinze fois ; et il exhiba sa figure meurtrie et sa tunique déchirée. Or c’était justement ce que désirait fort le vizir, qui cherchait un prétexte pour écraser Ḥaṣīrī. Il savait que le moment était propice, car l’émir, qui venait la veille de l’investir du vizirat, ne pourrait en aucune manière prendre le parti de Ḥaṣīrī contre lui. Il saisit l’occasion aux cheveux.

L’émir devait le lendemain partir pour la chasse du côté de Meyxārān. On avait déjà emporté les tentes, la cuisine, la sommellerie et tout le reste de l’équipement. Au matin le vizir monta à cheval et écrivit de sa main un billet qu’il scella et

envoya à Belkâtegîn en lui faisant dire de le remettre à l'émir s'il demandait pourquoi lui, Aḥmad, n'était pas venu ; et s'il ne demandait rien, il fallait le lui remettre de même, car c'était une affaire importante et qui ne souffrait pas de retard. Belkâtegîn promit de faire ainsi : tous deux étaient en très bons termes. L'émir ne donna pas audience, car il voulait partir. On avait déjà porté dehors l'étendard et le parasol ; de nombreux gardes attendaient à cheval. On cria l'ordre de faire avancer l'éléphante portant la litière royale. Quand elle fut avancée, l'émir prit place dans la litière et se mit en route. Tous les grands étaient là debout attendant l'émir et le saluaient à son passage.

Arrivé à la porte de la chancellerie et ne voyant pas Maître Aḥmad, l'émir demanda : "Messire n'est-il point venu ?" Bu Naşr Moşkân dit : "C'est vendredi : il aura su que votre Majesté avait l'intention de se rendre à la chasse ; c'est sans doute pour cette raison qu'il n'est pas venu." Le chambellan Belkâtegîn présenta le billet en disant : "Messire m'a envoyé ce billet à l'aube en me faisant dire de le remettre à Votre Majesté, si elle demandait pourquoi Aḥmad n'est pas venu et même si elle ne le demandait pas".

L'émir prit le billet, fit arrêter l'éléphante et lut. Le vizir avait écrit ceci : "Longue vie à Votre Majesté ! Votre serviteur avait déclaré à plusieurs reprises qu'il ne saurait exercer le vizirat, car on ne le laisserait pas agir. Chacun s'enfle de prétention, et à mon âge et après l'épreuve que j'ai subie, je n'avais pas la force d'entrer en guerre ouverte avec les uns et les autres et de me faire un monde d'ennemis. Mais dans sa bienveillance, Votre Majesté m'a prodigué les encouragements et m'a offert des conditions dignes de sa royale générosité. Comme, après Dieu Très-Haut, c'est à elle que je dois la vie, j'ai dû me plier à ses ordres. Or, dix jours n'ont pas passé que déjà Ḥaşîrî a bafoué la charge dont je suis investi. Il revenait de la campagne en litière, pris de boisson. Rencontrant au bazar Sa'îdî, un homme de confiance à moi, —

ceci non en privé, mais sous les yeux d'une foule de gens, – il l'a fait battre par ses hommes au point de déchirer sa tunique, et lorsque cet homme a déclaré qu'il était à mon service, il a en public couvert mon nom de mille injures. Je ne puis plus en aucune manière me rendre au palais ni remplir les fonctions de vizir, car le mépris de pareilles gens est difficile à supporter. Que Votre Majesté daigne m'accorder la permission de me retirer dans le château ou le fort qu'elle estimera convenable. Ou bien, si elle ne juge pas à propos de m'octroyer cette permission, qu'elle commande de punir Ḥaṣīrī de telle sorte qu'il en souffre dans sa personne et dans ses biens. Il s'est bien engraisé et l'on peut tirer beaucoup d'argent de lui et de son fils. Je me fais fort de faire rentrer, par l'un et par l'autre, trois cent mille dinars dans le Trésor. Ce billet écrit de ma main est un engagement. Salut.”

Ayant lu ce billet, l'émir le roula et le donna à un écuyer qui était son secrétaire en lui disant de le garder, et il se remit en route. Chacun se demandait de qui il pouvait bien s'agir et ce qui en sortirait. Une fois hors de la ville, l'émir fit retourner le maréchal Ghāzī, le général d'armée d'Hindustān Ariāroq et d'autres dignitaires qui n'avaient pas ordre de l'accompagner à la chasse, et il poursuivit son chemin avec ses familiers. Puis, il appela près de son éléphant le grand chambellan Belkātēgīn et lui parla quelque temps en turc, et le chambellan s'en retourna aussi. L'émir convoqua ensuite Bu Naṣr Moškān [le chef de la chancellerie] par l'intermédiaire d'un aide de camp, qui le trouva à la chancellerie et lui dit que le roi l'appelait.

Bu Naṣr monta en selle et en hâte rejoignit l'émir. Il l'accompagna un moment ; l'émir eut une conversation avec lui, puis le renvoya. Bu Naṣr ne rentra pas à la chancellerie, mais se rendit chez le Grand Maître ; il dépêcha Bu Maṣṣūr le régisseur de la chancellerie pour ordonner aux secrétaires de rentrer chez eux ; nous nous retirâmes donc.

Je me précipitai quant à moi, sur les traces de mon maître [Bu Naṣr] jusqu'à la maison du vizir (Dieu soit satisfait de lui !). J'y trouvai une foule : il y avait tant de spectateurs que l'on ne pouvait les dénombrer. Je demandai ce qui se passait. "Le lieutenant de police, me répondit-on, a amené à la maison du vizir Bu Bakr Ḥaṣīrī et son fils en manteau et en bottes ; on les tient là debout, et on a sorti les bois de justice ; personne ne sait de quoi il s'agit. Des quantités de personnes d'importance sont venues présenter leurs devoirs, car c'est vendredi, et ils attendent à cheval, mais on n'a donné audience à personne, si ce n'est à Bu Naṣr Moškān, qui vient d'arriver et d'être introduit."

Je fus bouleversé à ces mots, car j'avais beaucoup d'obligations à ce gentilhomme et à son fils. Je mis pied à terre et m'avançai sur la place. Nous attendîmes ainsi jusqu'au milieu de la matinée. On apporta alors du papier et de l'encre, et j'entendis Bu 'Abdollāh Pārsī dire en public ceci : "Le Grand Maître vous fait savoir que, bien que notre seigneur le Sultan vous ait condamnés toi et ton fils à subir mille coups de bâton, il vous fait grâce pour sa part et vous épargne le supplice, mais il vous faudra le racheter pour la somme de cinq cent mille dinars, ou alors subir promptement votre condamnation ; gardez-vous de devoir à la fois être battus et payer." Le père et le fils répondirent : "Nous sommes aux ordres du vizir, quels qu'ils soient. Mais qu'il nous fasse miséricorde, car il sait bien que nous n'avons pas les moyens de verser le dixième de cette somme."

Bu 'Abdollāh s'en retourna, et il fit ainsi plusieurs allers et retours jusqu'à ce qu'on se mît d'accord sur la somme de trois cent mille dinars. Ḥaṣīrī et son fils signèrent l'acte. Ordre fut donné de les conduire en prison : le lieutenant les emmena, et la foule se dispersa.

Mon maître Bu Naṣr était resté chez le vizir pour boire. Je rentrai chez moi. Au bout d'une heure, Sankuy, l'officier de la porte, vint me trouver et me dit : "Maître Bu Naṣr m'envoie

te dire d'aller auprès de notre seigneur le Sultan. Fais-lui savoir, dit Bu Naşr, que je suis allé trouver le vizir comme Sa Majesté me l'avait commandé, et que conformément à ses ordres j'ai jeté un peu d'eau sur le feu, de sorte qu'Ḥaşīrī et son fils n'ont pas été bâtonnés, mais qu'ils ont signé un engagement de payer trois cent mille dinars et qu'on les a emprisonnés. Le Grand Maître, fort content et joyeux des ordres donnés par Sa Majesté, et de la faveur nouvelle qu'elle lui a ainsi octroyée, m'a retenu à boire ; il eût été incivil de ne pas me rendre à cette invitation ; c'est la raison pour laquelle je ne puis venir et te délègue toi, Bolfażl, afin que mon absence ne soit pas tenue à impolitesse et impertinence."

Je partis sur-le-champ. Je trouvai l'émir tout près de la ville, installé dans un jardin, occupé à s'amuser et à boire, entouré de ses intimes et de musiciens qui jouaient. Je me dis : "Il faut écrire le message et le faire lire au roi, si je n'ai pas la possibilité de lui parler. Ainsi j'aurai rempli ma mission." J'écrivis une lettre très détaillée et je m'avançai. "Qu'est-ce que c'est ?" cria l'émir. "C'est un message de Bu Naşr", dis-je. Il dit au secrétaire de prendre la lettre : celui-ci s'en saisit et la lui passa.

L'ayant lue, l'émir m'appela auprès de lui, me la rendit et me dit à l'oreille : "Retourne auprès de Bu Naşr ; dis-lui que c'est bien, et que nous le félicitons de ce qu'il a fait. Demain en rentrant nous donnerons les instructions nécessaires pour la suite. Dis-lui aussi qu'il a bien fait de rester en compagnie du vizir." Je partis et rentrai en ville au milieu de l'après-midi. J'écrivis sur un papier : "J'y suis allé ; la mission est remplie." J'appelai Sankuy pour qu'il portât ce mot à mon maître, qui fut ainsi dûment informé. Il resta jusqu'au soir chez le vizir et rentra fort ivre.

Le lendemain à l'aube mon maître me fit appeler. Il était seul quand j'arrivai. Il me dit : "Qu'as-tu fait ?" Je lui racontai en détail ce qui s'était passé. Il dit : "C'est bien." Puis

il ajouta : “Voilà ce vizir au pouvoir ; il veut se venger de la belle manière et écraser les gens. Mais notre roi est un bon berger, qui sait ce qu’il doit. Ayant lu le billet du vizir, il était bien obligé de lui donner satisfaction, car il n’était pas possible d’installer un vizir et dans la même semaine de tolérer qu’un tel affront lui fût fait. Le roi a donc sévi : il a envoyé le grand chambellan au palais ordonner au lieutenant de police de conduire Ḥaṣīrī et son fils à la maison du vizir avec le bourreau et les bois de justice et de leur administrer mille coups à chacun afin que désormais personne n’ose prononcer le nom du vizir autrement que pour en dire du bien. Mais ayant rendu une si terrible sentence, il ne voulut pas, quoique Ḥaṣīrī eût commis une grande faute, le déshonorer et le ruiner complètement. On vint me chercher en hâte.

« Quand je rejoignis le sultan, il me dit en public : “Alors, tu n’as pas voulu venir en promenade avec moi ?” Je répondis : “Tout mon bonheur est de rester auprès de Votre Majesté, mais vous m’avez donné à rédiger quelques lettres importantes pour Rey et sa province, et vous m’avez commandé de ne pas venir et d’envoyer le secrétaire de service.” Il rit (c’était un aimable homme en toute circonstance) et il dit : “Je me souviens ; je plaisantais.” Puis il reprit : “J’ai quelques points à ajouter à ces lettres : je voulais te les indiquer de vive voix et non par message.”

« Il fit arrêter son éléphant, et descendre le cornac, ainsi que son aide et le garde personnel qui était avec lui dans la litière. Nous nous trouvâmes seuls, tout le monde s’étant éloigné ; je me tins auprès de la litière. Il me communiqua le contenu de la lettre du vizir et dit : “Le chambellan est parti pour contenter le vizir et voilà les ordres que j’ai donnés. On ne pouvait pas faire moins, après la faute qu’avait commise Ḥaṣīrī, pour conserver les bonnes dispositions du vizir. Mais je dois à Ḥaṣīrī plus qu’à aucun des familiers de mon père ; à soutenir mon parti, il a subi bien des avanies. Je ne laisserai jamais le vizir, pour se venger, détruire de pareils serviteurs.

Je te confie le soin d'agir au mieux. Garde secret ce que je t'ai dit et arrange l'affaire, soit de ma part soit de ton propre chef, de manière qu'il n'arrive de mal ni à lui ni à son fils. J'ai dit en turc au chambellan de les effrayer et d'attendre que tu arrives et que tu apaises ce feu."

« Je répondis : "Je comprends : le nécessaire sera fait." Je suis revenu en hâte à la ville. Les choses étaient comme tu as vu. J'ai dit au chambellan : "Il faut suspendre l'exécution des ordres du roi jusqu'à ce que j'ai vu le Grand Maître." Puis, me tournant vers Ḥaṣīrī : "N'as-tu pas honte, lui ai-je dit, à ton âge, de te déconsidérer à chaque instant par quelque incartade et de donner du souci à tes amis." Il me répondit : "Ce n'est pas le moment de me faire des reproches : le sort a fait son œuvre, il faut chercher à y remédier."

« Ensuite on m'a appelé et on m'a introduit tout de suite. En chemin, j'ai rencontré Abolfath Bostī en haillons, portant une outre sur l'épaule. Il m'a abordé, disant : "Voici vingt jours que je tire de l'eau pour l'écurie. Intercède en ma faveur : je sais que le Grand Maître ne m'en veut plus, mais toi seul peux arranger l'affaire." Je lui répondis : "Je vais m'occuper d'une question importante : quand elle sera réglée, j'essaierai d'agir pour toi. J'espère que tu auras satisfaction."

« Arrivé chez le vizir, je le trouvai en grande fureur. Je le saluai ; il me répondit très cordialement et dit : "J'ai appris que tu étais parti avec l'émir? Pourquoi es-tu revenu?" Je répondis : "Il m'a renvoyé à cause des affaires de Rey que Monseigneur connaît bien. Mais ces lettres peuvent être écrites demain : on n'y perdra rien. Je suis venu boire quelques coupes avec Monseigneur pour célébrer cette faveur nouvelle que le sultan lui a manifestée dans l'affaire de Ḥaṣīrī." Il dit : "Tu as fort bien fait et je t'en sais gré. Mais je ne veux aucunement que tu intercèdes, car je ne consentirai à rien et tu n'y gagneras que des regrets. Ces ruffians ont oublié quel homme est ce Aḥmad fils de Ḥasan ; ils ont trouvé le champ libre pendant quelque temps, et un vizir faible qu'ils

ont plié à leur volonté. On va leur montrer la largeur de leur tapis, afin qu'ils s'éveillent de leurs rêves !" Et se tournant vers Bu 'Abdollāh Pārsī : "Les a-t-on attachés aux bois de justice ?" Je dis : "On va le faire : Monseigneur est le maître. C'est moi qui ai dit au grand chambellan d'attendre que je vous aie vu." Il répliqua : "Tu m'as vu et je n'écouterai pas ton intercession. Il faut qu'ils soient bâtonnés, pour qu'ils cessent de rêver. 'Abdollāh, va dire qu'on les attache tous les deux." Je dis : "Si vraiment c'est inévitable, je voudrais un entretien privé pour vous dire quelques mots à loisir. Qu'on suspende pendant ce temps la bastonnade ; ensuite, Monseigneur fera ce qu'il voudra."

« On rappela Bu 'Abdollāh et on fit évacuer la salle de sorte que nous nous trouvâmes seul à seul. Je dis : "Longue vie à Monseigneur ! L'excès en tout est blâmable. Les sages ont dit : la clémence appartient aux puissants ; et ils ont toujours tenu pour une aubaine de pardonner quand ils pouvaient se venger. Dieu (que son Nom soit glorifié !) avait donné la puissance à Monseigneur ; il lui a aussi montré sa miséricorde en lui accordant d'être libéré de la captivité que nous savons. Il convient de faire du bien à ceux qui vous ont fait du mal, de sorte qu'ils aient honte et se repentent. Monseigneur a présente à l'esprit l'histoire de Ma'mūn et d'Ebrāhīm ; il n'y a pas lieu que je m'étende sur ce sujet : ce serait porter des dattes à Bassorah. Le sultan a généreusement eu égard aux sentiments et à la position de Monseigneur, mais quand il fait envoyer ici ce vieillard et ordonne un tel châtement, il faut comprendre quelle peine c'est pour lui, car il aime cet homme qui a souffert pour lui bien des avanies de la part du feu roi. Sans doute il est persuadé que Monseigneur de son côté agira en gentilhomme et en sage et ne tourmentera pas ce vieillard. Pour ma part, je préférerais que vous contentiez le sultan. Gardez cet homme en prison, mais ne le faites pas battre. Faites-lui signer, à lui et à son fils, un engagement envers le Trésor. Qu'on soumette ensuite cette

transaction au sultan, et nous verrons bien ce qu'il ordonnera ; mais je suis convaincu qu'il fera grâce. Et si vous-même intercédiez en faveur de la grâce, ce serait encore mieux, car c'est lui qui vous en aurait de l'obligation. Vous savez que dans cette sorte d'affaire, je n'ai d'autre intérêt que le bien des deux parties. J'ai exposé ce qui m'est venu à l'esprit, dans la mesure de mes moyens : à vous de décider, car vous connaissez mieux que personne les conséquences de telles affaires."

« A ce discours, le vizir baissa la tête et réfléchit un moment. Il comprenait que cette suggestion ne venait pas de moi, car il n'était pas de ceux à qui échappe ce genre de choses. Il dit : "Je leur fais grâce pour toi de la bastonnade, mais il faudra qu'ils donnent, père et fils, tout ce qu'ils possèdent au sultan." Je saluai. Il envoya Bu 'Abdollāh Pārsī, et le fit aller et venir jusqu'à ce que l'affaire s'arrangeât. On fit signer à Ḥaṣīrī un engagement de trois cent mille dinars, et on les emmena tous deux en prison. Le vizir fit apporter le déjeuner et du vin et venir des musiciens, et nous nous mîmes à table.

« Lorsque nous eûmes bu quelques coupes, je dis : "Longue vie à Monseigneur ! C'est un jour faste : j'ai une autre requête." "Parle, dit-il, tu sais te faire exaucer." Je dis : "J'ai vu Bolfath Bostī avec son outre ; c'est un bien piètre palefrenier ! S'il devait être puni, il l'a été. Monseigneur doit beaucoup à ses services, beaucoup. Le sultan le connaît et le regarde d'un bon œil, comme faisait l'émir Maḥmud. Que Monseigneur daigne lui faire grâce aussi !" Le vizir dit : "Soit, qu'on l'appelle."

« On l'appela. Il se présenta dans ses vêtements en loques, se prosterna et attendit. Le vizir dit : "As-tu renoncé à murmurer ?" Il répondit : "L'outre et l'écurie m'y ont fait renoncer." Le vizir rit et le fit envoyer au bain et vêtir convenablement. Il revint, se prosterna devant le vizir qui le

fit asseoir, lui fit apporter à manger et quelques coupes de vin, puis quand il eût mangé et bu, le renvoya chez lui avec de bonnes paroles. Ensuite nous avons continué à boire, longuement et beaucoup, et nous nous sommes séparés. Vois-tu, Bolfażl, c'est un grand homme que cet Aḥmad, mais il n'est revenu que pour se venger. Je n'aime pas du tout ce qu'il a entrepris. Toutefois, il n'aura jamais les mains libres avec le sultan : celui-ci ne le laissera pas détruire ses serviteurs. Je ne sais où tout cela nous mènera. Garde le secret sur cette affaire ; rentre chez toi et prépare-toi à aller rejoindre l'émir. »

Je rentrai chez moi, me préparai, et retournai auprès de mon maître, qui me remit une lettre scellée. Je partis pour le lieu de chasse. J'y arrivai vers le soir. Le sultan, après avoir bu toute la journée, s'était retiré sous sa tente. Je portai la lettre à Āghādjī le valet de chambre, et je m'installai au voisinage des pavillons royaux. Un laquais vint me chercher au matin. Āghādjī me conduisit auprès du sultan, qui était dans un palanquin sous sa tente. Je saluai. Il dit : "Dis à Bu Naşr que ce qu'il a fait au sujet de Ḥaşīrī est très bien. Nous partons à l'instant pour rentrer en ville. Nous donnerons les ordres nécessaires." Et il me jeta la lettre. Je la pris et m'en retournai.

L'émir fit la prière du matin et se mit en route. Je le devançai et trouvai à la porte de la ville mon maître et le vizir qui attendaient pour accueillir le sultan, avec tous les généraux et les grands de la cour. Bu Naşr me vit et ne me dit rien ; je restai à ma place. L'étendard et le parasol royaux apparurent ; l'émir était à cheval ; tout le monde s'avança. Mon maître me rejoignit ; il me fit signe ; je m'approchai. Il me dit en aparté : "Qu'as-tu fait et que s'est-il passé ?" Je le mis au courant. Il dit : "Je vois." Tous poursuivirent leur chemin.

L'émir arriva ; ils se mirent en selle. Le vizir chevauchait à la droite de l'émir, Bu Naşr tout auprès, et le reste des

grands et de la cour en avant, afin qu'il n'y ait pas d'encombrement. L'émir causa avec le vizir jusqu'au moment où l'on arriva auprès des jardins. Il dit : "Qu'a-t-on fait au sujet de cet insolent ?" Le vizir répondit : "Quand Votre Majesté, sous d'heureux auspices, sera parvenue à destination, je lui ferai savoir par la bouche de Bu Naşr ce qui s'est passé et ce qui reste à faire." Ils poursuivirent ; l'émir gagna le palais ; le vizir s'installa à la chancellerie, où il reçut mon maître en privé et lui donna le message suivant pour le sultan :

« Votre Majesté, avec sa magnanimité foncière, m'a donné satisfaction au sujet de Ḥaşīrī, et, si longtemps que je vive, je ne pourrai m'acquitter de cette seule faveur. Ḥaşīrī est un brouillon et un vantard, mais il est vieux et il a les droits que confère un long service. Il a toujours été pour Votre Majesté un serviteur et un ami unique, et à cause de cette fidélité il a subi des malheurs comme j'en ai subi moi-même. Son fils est plus raisonnable que lui et sait mieux se tenir, et il est apte à toutes sortes de services. On ne trouve pas si facilement deux hommes aussi capables, et aujourd'hui Votre Majesté a besoin de s'entourer d'un grand nombre de commis et serviteurs compétents. Dans ces conditions, comment me serais-je permis d'écraser deux hommes pareils ?

« Tout ce que je souhaitais, c'était de faire apparaître aux yeux de tous, grands et humbles, jusqu'à quel degré de faveur vont les bonnes dispositions de Votre Majesté à l'égard de son serviteur. Ce vœu est exaucé et tous ont compris qu'ils devaient se tenir à leur place. J'ai cru bien faire en ne les faisant pas bâtonner. Je les ai seulement envoyés en prison pour leur faire reprendre conscience ; et ils ont de leur plein gré signé un engagement de verser au Trésor une somme de trois cent mille dinars. Ils peuvent la payer, mais ils seront ruinés, et il ne faut pas que les serviteurs du roi soient sans ressources. Que Votre Majesté daigne ne pas repousser mon intercession, qu'elle leur fasse grâce de cette amende et les renvoie tous deux chez eux avec honneur. »

Bu Naşr alla porter ce noble message. L'émir en fut fort content et il répondit : "Nous accédons à la prière de Messire. Le sort de ces hommes dépend de lui. S'il juge bon de les renvoyer, qu'il les renvoie et leur rende l'engagement qu'ils ont souscrit." Bu Naşr rapporta cette réponse au vizir. L'émir quitta la salle d'audience et gagna ses appartements. Le vizir aussi rentra chez lui. Il envoya deux montures de luxe à la porte de la prison ; on y fit monter le père et le fils, et on les lui amena. Ils se présentèrent, se prosternèrent, et s'assirent à la place convenable.

Pendant un moment le vizir, sur tous les tons, adressa des reproches à Ḥaşīrī ; celui-ci prodigua les excuses – ce vieillard était éloquent, – et les humbles protestations. Le vizir le prit dans ses bras, s'excusa aussi, prononça de bonnes paroles, le baisa au visage. Il dit : "Rentre chez toi dans la tenue où tu es, car j'ai scrupule à vous faire changer de tenue ; demain, notre seigneur le Sultan vous donnera une robe d'honneur." Ḥaşīrī lui baisa la main, puis baisa le sol ; son fils fit de même ; et tous deux, montés sur les chevaux du vizir, rentrèrent chez eux, dans la rue 'Alā, en grande pompe.

Les visiteurs affluèrent pour les féliciter ; le père et le fils siégeaient pour les recevoir. Moi, Bolfazl, qui étais leur voisin, j'allai les voir avant tout le monde en secret. Ḥaşīrī me dit : "Aussi longtemps que je vivrai, je ne saurai m'acquitter de ce que je dois à Bu Naşr, mais je le remercie et je le bénis." Je ne dis pas un mot de ce qui s'était passé, car il n'y avait pas lieu ; je le complimentai et je sortis. Je mis mon maître au courant. Il se mit en selle pour aller présenter ses félicitations ; je l'accompagnai. Ḥaşīrī et son fils vinrent jusque fort loin au-devant de lui. Puis on s'assit, et tous deux commencèrent à remercier Bu Naşr. "Ce que j'ai fait, dit-il, n'est rien : remerciez le sultan, et le vizir !" Puis il sortit. Une ou deux semaines plus tard j'appris de Bu Naşr que le sultan avait mis Ḥaşīrī au courant de tout, en privé, en buvant.

Le jour de l'aventure, Ḥaşīrī portait un manteau jaune safran et son fils un manteau bondâri fort somptueux, et c'est

dans cette tenue qu'on les avait emmenés. Le lendemain, on les mena devant le sultan, qui les reçut avec affabilité. A la demande du vizir, et sur l'ordre du sultan, on les conduisit à la garde-robe et on leur fit revêtir des robes d'honneur. Ils revinrent devant l'émir, puis allèrent chez le vizir, et de là on les ramena tous deux chez eux en grande pompe ; et les gens de la ville leur firent dignement hommage. Tous sont morts aujourd'hui, excepté Maître Bolāqsem, le fils, qui est toujours de ce monde, longue vie à lui, et Dieu fasse miséricorde à tous les autres !

